

Ngũgĩ wa Thiong'o

Rêver en temps
de guerre
Mémoires d'enfance

Traduction de l'anglais (Kenya) par
Jean-Pierre Orban
et Annaëlle Rochard

Vents d'ailleurs

Collection « Pulsations »
dirigée par Jean-Pierre Orban

Les éditeurs, traductrice et traducteur remercient chaleureusement l'auteur Ngũgĩ wa Thiong'o et ses agents littéraires pour leur confiance, Marie-Aude Fouéré et en particulier Maëline Le Lay pour leur précieuse aide aux différentes étapes du projet d'édition et de sa réalisation, l'Ambassade de France à Nairobi et son conseiller de Coopération et d'Action culturelle Cyril Gerardon, ainsi que le Centre national du livre pour leur soutien à cette édition, enfin Nathalie Carré pour l'établissement des notes, Alex Wanjala, Rachel Maina et Hélène Charton pour leurs éclaircissements, et Romaine Johnstone pour ses apports à la traduction.

L'ouvrage bénéficie du soutien à la traduction du Centre national du livre et du soutien à la publication de l'Ambassade de France à Nairobi, Kenya.

Édition originale :
Dreams in a Time of War. A Childhood Memoir.
Copyright © 2010 Ngũgĩ wa Thiong'o

Édition : Jutta Hepke & Gilles Colleu
Couverture : Gilles Colleu
Photo de couverture : © Daniel Anderson

ISBN : 978-2-36413-205-4
© Vents d'ailleurs/Ici & ailleurs, 2022
info@ventsdailleurs.com
www.ventsdailleurs.com

À Thiong'o père, Kĩmunya, Ndũcũ, Mũkoma, Wanjikũ, Njoki, Bjorn, Mũmbi, Thiong'o K, et à ma nièce Ngĩna dans l'espoir que tes enfants lisent ce récit et apprennent à connaître leur grand-mère Wanjikũ et leur grand-oncle Wallace Mwangi alias Good Wallace, ainsi que le rôle qu'ils jouèrent dans le façonnage de nos rêves. À tout le clan Ndũcũ et à la famille Thiong'o, et à mon épouse, Njeeri wa Ngũgĩ, qui m'a exhorté à écrire ces mémoires.

Rien n'est tel que le rêve pour engendrer l'avenir.

VICTOR HUGO, *Les Misérables*

*J'ai entendu parler
dans les livres cher ami
d'hommes qui rêvaient et vivaient
et crevaient de faim dans une pièce sans lumière
qui ne pouvaient mourir car la mort était bien trop pauvre
qui ne pouvaient dormir donc rêver, mais rêvaient de changer le
monde.*

MARTIN CARTER, *Looking at Your Hands*

*Au temps des ténèbres
Chantera-t-on encore ?
Oui, on chantera
Le chant des ténèbres*

BERTOLT BRECHT, *Poèmes de Svendborg*



QUAND DES ANNÉES PLUS TARD, j'ai lu le vers de T.S. Eliot où il est dit qu'avril est le plus cruel des mois, je me suis souvenu de ce qui m'était arrivé un jour d'avril 1954 dans la fraîcheur de Limuru, au cœur de cette région sur laquelle en 1902, un autre Eliot, Sir Charles Eliot, alors gouverneur colonial du Kenya, avait fait main basse en la rebaptisant White Highlands, les Hauts Plateaux des blancs. Le passé m'était alors revenu en mémoire aussi vif que s'il était à nouveau présent.

Ce jour-là, je n'avais pas déjeuné et mon estomac avait oublié depuis belle lurette le porridge avalé le matin même avant la course de six miles jusqu'à l'école intermédiaire¹ de Kĩnyogori. Il me fallait maintenant couvrir la même distance dans l'autre sens jusqu'à la maison. J'essayais de ne pas trop rêver à la ration du soir. Ma mère était plutôt douée pour faire surgir, comme par magie, un repas par jour, mais quand quelqu'un a faim, il vaut mieux lui trouver quelque chose, n'importe quoi, pour le distraire de la nourriture. C'est ce que je faisais le plus souvent au déjeuner, lorsque les autres enfants déballaient ce qu'ils avaient apporté et que les élèves qui habitaient dans le coin rentraient chez eux pour la pause de

midi. Je prétendais que je devais me rendre quelque part, en réalité je cherchais juste l'ombre d'un arbre ou le couvert d'un buisson, à l'écart des autres enfants, pour lire un livre, tout livre, non qu'il y en eût tant que ça, mais à défaut même mes notes de cours faisaient l'affaire. Le jour dont je parle, je lisais une version abrégée d'*Oliver Twist* de Dickens. Il y avait un dessin au trait représentant Oliver Twist, un bol à la main, regardant d'en bas une silhouette haute comme une tour et la légende disait : « S'il vous plaît, Monsieur, je peux en avoir encore ? » Je m'identifiais à cette question, sauf que dans mon cas, elle était généralement adressée à ma mère, mon unique soutien, qui ne manquait jamais de me resservir chaque fois qu'elle le pouvait.

Écouter les histoires et les anecdotes des autres enfants était une autre manière d'apaiser ma faim, en particulier sur le chemin de retour à la maison, une épreuve moins grande que le matin quand nous devions courir pieds nus tout le long, nos joues ruisselant de sueur, pour éviter d'arriver en retard à l'école et de subir les immanquables coups de fouet sur nos paumes ouvertes. Au retour, hormis pour les enfants de Ndeiya ou Ngeca qui avaient à marcher dix miles et plus, la promenade était plus tranquille. Et ça valait mieux comme ça : nous pouvions tuer le temps en chemin avant un repas du soir incertain ou des corvées à accomplir sur la concession familiale et alentour.

Kenneth, mon camarade de classe, et moi savions y faire pour nous occuper, surtout quand nous grimpons la dernière colline avant la maison. Plus jeunes, nous nous placions au pied de la pente et nous tapions chacun dans un « ballon », le plus souvent des pommes de Sodome, en arrière par-dessus nos têtes vers le haut de la colline. Le coup suivant était tiré de là où la pomme était arrivée, et ainsi de suite, pomme après pomme, nous bataillions jusqu'au sommet. Si ce n'était pas le moyen le plus facile ni le plus rapide d'y arriver, il avait l'avantage de nous faire oublier le reste du monde.

Mais maintenant nous étions trop grands pour ces jeux. Et puis rien n'était aussi captivant que de nous raconter des histoires.

Nous nous attroupons autour du premier qui s'y mettait et les meilleurs conteurs devenaient les héros du moment. Parfois, comme nous jouions des coudes pour nous rapprocher du conteur, une partie d'entre nous le déportait sur le bord du chemin, puis d'autres le repoussaient de l'autre côté, et l'ensemble zigzaguait jusqu'au bout comme un troupeau de moutons.

Ce soir, donc, ne fut pas différent des autres, si ce n'est par la route empruntée. D'habitude, pour rentrer de Kĩnyogori au village – Kwangũgĩ ou Ngamba² – et ses environs, nous prenions un chemin qui traversait un paysage tout en crêtes et vallons même si, lorsque nous écoutions une histoire, aucun de nous ne prêtait attention à la route et aux champs de maïs, pommes de terre, pois, haricots, tous bordés d'acacias, de pommiers de Kei ou de buissons d'épineux. Le chemin qui menait à la zone de Kĩhingo passait devant mon ancienne école primaire de Manguo, descendait dans le creux de la vallée, enfin remontait vers une colline herbeuse, piquée d'acacias noirs. Mais ce jour-là, suivant tels des moutons le conteur en tête, nous prîmes une autre route, un peu plus longue. Elle longeait la clôture de l'usine de chaussures Bata de Limuru et, après la décharge puante de chutes de caoutchouc, de peaux et cuirs pourrissants, arrivait à un carrefour de rails et de routes, dont l'une menait au marché. Là se trouvait, venue sans doute de ce marché, une foule d'hommes et de femmes engagés dans une discussion animée. La foule grossissait à mesure que les travailleurs de l'usine de chaussures s'arrêtaient et s'y mêlaient. Un ou deux garçons de notre bande reconnurent des parents dans la foule. Je les suivis, pour écouter.

« Il a été pris sur le fait », disaient les uns.

« Imagine, des balles dans ses mains. En plein jour. »

Nous savions tous, même nous les enfants, que pour un Africain être attrapé avec des balles et des cartouches valait trahison : il serait

qualifié de terroriste et, sans autre issue possible, pendu au bout d'une corde.

« Nous avons entendu des coups de feu », dirent d'autres.

« Ils lui ont tiré dessus, je l'ai vu de mes propres yeux. »

« Mais il n'en est pas mort ! »

« Mort ? Humm ! Les balles volaient contre ceux qui tiraient. »

« Non, il s'est envolé dans le ciel et a disparu dans les nuages. »

Les divergences entre les orateurs firent éclater la foule et chacun d'entre eux se vit entouré de trois, quatre ou cinq personnes, à exposer sa version des faits survenus cette après-midi. Je me suis retrouvé à passer d'un groupe à l'autre, glanant des bribes d'information ici et là. Peu à peu, j'ai tissé les fils de l'histoire et, de l'événement qui réunissait la foule, un récit a émergé. L'histoire fascinante d'un homme sans nom, arrêté près des boutiques des Indiens.

Ces magasins étaient construits sur la crête de la colline, en des rangées qui se faisaient face et composaient un immense enclos rectangulaire pour les charrettes et les acheteurs, avec des entrées-sorties aux quatre coins. De la crête, la pente conduisait à une plaine où se trouvaient les échoppes détenues par les Africains, elles aussi montées en un rectangle dont l'intérieur servait souvent de marché le mercredi et le samedi. Les chèvres et les moutons vendus les mêmes jours de marché des deux côtés étaient attachés par groupes sur la vaste étendue descendant d'un ensemble commercial à l'autre. C'est cet espace qui semblait avoir été le théâtre de l'événement qui enflammait maintenant narrateurs et auditeurs. Tous s'accordaient cependant à dire qu'après lui avoir passé les menottes, la police avait embarqué l'homme à l'arrière de leur camion.

Soudain, cet homme avait sauté et s'était enfui. Pris par surprise, les policiers avaient fait demi-tour et l'avaient pris en chasse, leurs armes pointées sur lui. Certains avaient sauté du camion et l'avaient poursuivi à pied. L'homme s'était mêlé aux acheteurs,

puis, par un interstice entre deux boutiques, s'était échappé dans la zone entre les marchés indien et africain. Là, la police avait ouvert le feu. L'homme était tombé, mais s'était aussitôt relevé et avait couru d'un côté à l'autre. La chose s'était répétée plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il se mette à se faufiler entre les troupeaux de moutons et de chèvres, dévale la pente, passe les échoppes africaines, traverse les rails, laisse derrière lui les baraquements surpeuplés des ouvriers de l'usine Bata, remonte la colline et finisse par disparaître, apparemment indemne, dans la verdure des plantations de thé des Européens. En un instant, la traque avait fait de cet homme anonyme une légende et allait inspirer une multitude de récits héroïques ou magiques aux témoins des péripéties, autant qu'à d'autres qui n'en auraient connaissance que par ouï-dire.

J'avais entendu des histoires similaires à propos de combattants de la guérilla mau mau, sur Dedan Kĩmathi³ en particulier, mais jusqu'alors, la magie s'était produite au loin dans le Nyandarwa ou le massif du mont Kenya et les récits n'étaient jamais venus de témoins directs. Même mon ami Ngandi, le raconteur d'histoires le mieux informé de tous, n'avait jamais prétendu avoir assisté aux événements qu'il décrivait avec force détails. Quant à moi, si je préfère écouter que raconter, cette histoire-là, je brûlais de la dire, avant ou après le repas. La prochaine fois que je verrais Ngandi, j'arriverais peut-être à la placer.

Au passage à niveau, un train passa, précédé d'une sirène. Les barrières en X se levèrent. La foule se rappela les kilomètres qu'il lui restait à parcourir. Kenneth et moi lui emboîtâmes le pas. Une fois seuls, sans les autres élèves de notre groupe, Kenneth gâcha l'ambiance en mettant en question la véracité de l'histoire, au moins la manière dont elle avait été racontée. Il plaçait une ligne bien nette entre réalité et fiction, il n'appréciait pas le mélange des deux. Arrivés près de chez lui, nous nous séparâmes sans nous accorder sur le degré d'exagération des récits.

J'avais enfin atteint la maison. J'y trouvai ma mère, Wanjikū, mais aussi mon jeune frère Njinjū, ma sœur Njoki et la femme de mon frère aîné, Charity. Ils se tenaient blottis autour du feu. Malgré les réserves de Kenneth, j'étais toujours ébloui par l'histoire de l'inconnu qui semblait tout droit sorti d'un livre. La faim se rappela soudain à moi et me ramena sur terre. Heureusement, le soir était tombé : cela voulait dire que le dîner serait bientôt servi.

De fait, le repas suivit, tendu vers moi dans unealebasse, cela dans un silence total. Même mon jeune frère, qui d'habitude se plaisait à pointer mes manquements, tel que rentrer à la maison après le coucher du soleil, restait muet. Je voulais expliquer pourquoi j'étais en retard, mais il me fallait d'abord faire taire les grondements de mon ventre.

À la fin, l'explication ne fut pas nécessaire. Ma mère rompit le silence. Wallace Mwangi, mon frère aîné, Good Wallace comme il était connu de la plupart, avait échappé de peu à la mort cette après-midi. Prions pour qu'il soit en sécurité dans les montagnes. C'est cette guerre, dit-elle.



JE SUIS NÉ EN 1938, à l'ombre d'une autre guerre, la Seconde Guerre mondiale, de Thiong'o wa Ndūcū, mon père, et de Wanjikū wa Ngūgī, ma mère. Je ne sais pas où je me place, en termes d'âge, parmi les vingt-quatre enfants que mon père a eus de ses quatre épouses, mais je suis le cinquième enfant de ma mère. Avant moi, il y a eu ma sœur aînée, Gathoni, mon frère aîné, Wallace Mwangi, et mes sœurs Njoki et Garicū, dans cet ordre, ainsi que mon jeune frère, Njinjū, le sixième et dernier rejeton de ma mère.

Le souvenir le plus ancien que j'ai de la concession familiale est celui d'une grande cour et de cinq huttes en demi-cercle. L'une d'elles était occupée par mon père qui la partageait la nuit avec les chèvres. C'était la case principale, non par sa taille, mais par son emplacement à l'écart et à équidistance des quatre autres. En kikuyu, on appelle cette habitation pour l'homme une *thingira*. Les femmes de mon père, nos mères comme nous les appelions toutes, lui apportaient ses repas à tour de rôle.

Leurs cases personnelles étaient divisées de manière fonctionnelle : un foyer à trois pierres au centre, des endroits pour dormir et une sorte de garde-manger, ainsi qu'un grand espace réservé aux

chèvres et, souvent, un petit enclos pour engraisser ovins ou chèvres destinés à être égorgés pour les grandes occasions. Chaque foyer possédait son grenier, une petite hutte ronde montée sur pilotis, dont les cloisons étaient faites de minces tiges tressées. Le grenier était la mesure de l'abondance ou de la disette. Après une bonne récolte, il se gonflait de maïs, de pommes de terre, de haricots et de pois. Son contenu nous disait si les jours de pénurie approchaient ou non. Accolé à la cour, un immense kraal⁴ accueillait les vaches et comportait des abris plus modestes pour les veaux.

Les femmes ramassaient les bouses de vache et les crottes de chèvres et allaient les déposer dans une décharge située près de l'entrée principale de la concession. Avec les années, l'endroit s'était transformé en une butte couverte d'orties. Une butte si haute que cela me paraissait incroyable que les adultes parviennent à la gravir avec tant de facilité. En descendant, la colline se transformait en un paysage boisé. Enfant commençant tout juste à marcher, je suivais des yeux mes mères et mes aînés tandis qu'ils passaient l'entrée principale de notre cour avant d'être, me semblait-il, mystérieusement avalés chaque matin par la forêt qui les recrachait tout aussi mystérieusement le soir, sains et saufs. Ce n'est que plus tard, quand j'ai été en mesure de m'éloigner un peu de la concession, que j'ai découvert les sentiers parmi les arbres. J'ai alors su que, par-delà de la forêt, se trouvaient la ville de Limuru et, après le chemin de fer, des plantations détenues par les blancs où mes frères et sœurs aînés allaient cueillir les feuilles de thé pour gagner leur vie.

Puis les choses changèrent, je ne sais si c'est peu à peu ou subitement, mais elles changèrent. Les vaches et les chèvres furent les premières à disparaître, laissant derrière elles des étables vides. La décharge ne reçut plus de bouses et de crottes, mais seulement des ordures. Sa hauteur devint petit à petit moins menaçante et j'arrivai moi aussi à la monter et à la descendre facilement. Nos mères cessèrent de cultiver les champs autour de la cour et se mirent à

travailler sur d'autres terres loin de la concession. Mon père abandonna sa *thingira* et ses épouses durent désormais parcourir une bonne distance pour lui apporter à manger. Je vis des arbres être abattus, réduits à leur seule souche, et à leur place, sur le sol retourné, du pyrèthre planté. C'était étrange de voir la forêt se retirer à mesure que les champs de pyrèthre avançaient. Plus marquant encore, mes sœurs et mes frères étaient devenus saisonniers dans ces nouvelles exploitations qui avaient dévoré notre forêt, quand jusqu'alors, ils avaient travaillé juste de l'autre côté du chemin de fer dans les plantations de thé des Européens.

Ces changements dans le paysage à la fois physique et social survenaient dans un ordre difficile à discerner, ils s'entremêlaient de manière déroutante. Mais peu à peu, avec le temps, j'ai commencé à relier les fils et les choses me sont apparues plus clairement, comme si j'émergeais de la brume. J'ai ainsi appris que notre terre n'était plus vraiment notre terre : notre concession appartenait désormais à un propriétaire africain, le lord révérend Stanley Kahahu, ou Bwana Stanley comme nous l'appelions. Nous étions maintenant des *ahoi*, des locataires à titre précaire. Que s'était-il passé pour que nous soyons devenus des *ahoi* sur nos propres terres ancestrales ? Les avions-nous perdues au bénéfice des Européens ? La brume ne s'était pas entièrement dissipée.



MON PÈRE, D'UN NATUREL ASSEZ DISTANT, parlait peu de son passé. Nos mères, autour desquelles gravitaient nos vies, paraissaient réticentes à livrer les détails de ce qu'elles savaient. Cependant, les bribes glanées au gré des confidences, allusions et anecdotes occasionnelles s'ajustèrent progressivement jusqu'à composer un récit de sa vie et de sa famille.

Mon grand-père paternel était à l'origine un Maasai qui avait atterri enfant dans une ferme kikuyu de la région de Mūrang'a comme rançon de guerre, prisonnier ou parce qu'il avait été abandonné et fuyait des temps difficiles, peut-être une famine. Au début, il ne parlait pas le kikuyu et les mots maasai qu'il ne cessait de répéter sonnaient aux oreilles locales comme *tūcū* ou *tūcūka*. Il fut donc appelé Ndūcū, « l'enfant qui dit toujours *tūcū* ». On lui attribua également le nom honorifique de Mwangi lié à sa génération⁵. Grand-père Ndūcū, à ce que l'on dit, finit par épouser deux femmes, toutes deux nommées Wangeci. Avec la première, il eut deux fils, Njijū ou Baba Mūkūrū comme nous appelions mon oncle, et mon père, Thiong'o. Il eut également trois filles, Wanjirū, Njeri et Wairimū. Avec la seconde Wangeci, il fit deux autres fils, Kariūki

et Mwangi Karuithia, également connu sous le nom de « Mwangi le chirurgien » parce qu'il devint par la suite expert dans l'art de la circoncision masculine, qu'il pratiqua dans tout le pays kikuyu et tout le pays maasai.

Le destin ne voulut pas que je rencontre Grand-père Ndūcū ou Grand-mère Wangeci. Une mystérieuse maladie s'abattit sur la région. Mon grand-père en fut l'une des premières victimes, suivi de peu par ses deux épouses et sa fille Wanjirū. Juste avant de mourir, ma grand-mère, persuadée que la famille était sous le coup d'une malédiction funeste venue du passé ou d'un redoutable envoûtement de la part de voisins jaloux (car comment pouvait-on tomber mort comme ça, après un simple accès de fièvre ?), ordonna à mon père et son frère d'aller chercher refuge auprès de parents qui avaient émigré au loin, à Kabete, telles leurs sœurs Njeri et Wairimū. Elle leur fit jurer de ne jamais revenir à Mūrang'a ni de révéler leurs origines exactes à leur progéniture : ainsi leurs descendants ne seraient pas tentés de faire valoir leurs droits sur des terres de la famille et de subir le même sort que celle-ci. Les deux garçons tinrent promesse : ils fuirent Mūrang'a.

La maladie mystérieuse qui balaya mes grands-parents et força mon père à s'enfuir ne prit sens à mes yeux que des années plus tard, quand je lus les récits de calamités dans l'Ancien Testament. Je m'imaginai alors mon père et son frère emportés dans un exode, fuyant une peste aux dimensions bibliques et en quête d'une terre promise. Mais quand mes lectures me firent découvrir les négriers arabes, les explorateurs missionnaires ou encore les chasseurs de grand gibier – le jeune Churchill en 1907, Theodore Roosevelt en 1909 et une longue lignée après eux – je me les représentai sous un nouveau jour : deux aventuriers armés d'arcs et de flèches, croisant les mêmes chemins que ces chasseurs, cherchant à les éviter, combattant des lions en maraude, échappant de peu aux serpents furtifs, se frayant par monts et par vaux un passage dans la végétation sauvage

de la forêt vierge, avant de déboucher, soudain, sur une plaine. Et là, ils se figeaient, éblouis et apeurés. Sous leurs yeux, apparaissaient des constructions en pierre de toutes tailles, des routes encombrées de véhicules aux formes multiples et des hommes de couleurs différentes, du noir au blanc. Certains de ces blancs étaient assis dans des carrioles tirées ou poussées par des noirs. Ce devait être les fameux esprits blancs, les *mizungu*, et devant eux, cette Nairobi dont ils avaient entendu parler, surgie des entrailles de la terre. Mais rien ne les avait préparés aux rails de chemin de fer et au monstre terrifiant qui vomissait du feu et, par intermittence, poussait un cri à glacer le sang.

C'est lui, ce monstre, qui avait créé Nairobi. Au départ, centre d'assemblage du matériel nécessaire à la construction du chemin de fer et siège des nombreux services logistiques, le lieu avait vite poussé en une ville de milliers d'Africains, de centaines d'Asiatiques et d'une poignée d'Européens teigneux qui dominait l'ensemble. En 1907, quand Winston Churchill, alors sous-secrétaire d'État aux colonies dans le gouvernement d'Henry Campbell-Bannerman, visita la ville qui n'avait alors que neuf ans d'existence, il écrivit que chaque blanc de la capitale était « un homme politique, la plupart du temps à la tête d'un parti ». Il exprima son incrédulité qu'un « centre urbain si jeune puisse produire des intérêts si divergents et contradictoires » et qu'« une communauté si réduite puisse accorder à chacun une parole si vive et même violente⁶ ».

Les grands bâtiments de la plaine eurent un impact différent sur chacun des deux frères. Après avoir séjourné chez leur tante à Uthiru, mon oncle quitta le tohu-bohu de la ville pour tenter sa chance dans les zones plus rurales de Ndeiya et de Limuru, auprès de la famille Karaũ. Mon père, intrigué et fasciné par le centre urbain habité de blancs et de noirs, y demeura. Il finit par trouver un travail de domestique dans une famille européenne. À nouveau, les détails sur cette période de sa vie sont rares, sauf pour ce qui est de

la manière dont il échappa à l'enrôlement dans la Première Guerre mondiale, comme une histoire le racontait.

Depuis la Conférence de Berlin qui, en 1885, avait divisé l'Afrique en sphères d'influence des puissances européennes, une rivalité opposait Allemands et Britanniques pour la colonisation de l'Afrique de l'Est. Cette concurrence était incarnée par deux hommes sans foi ni loi : Karl Peters, fondateur de la Société allemande d'Afrique orientale en 1885, et Frederick Lugard de la Compagnie britannique impériale d'Afrique de l'Est, constituée en 1888 par Sir William Mackinnon. Les territoires que ces entreprises privées se taillèrent pour elles-mêmes avec le soutien « à contrecœur » de leur gouvernant respectif – Bismarck et Gladstone – furent plus tard nationalisés, c'est-à-dire colonisés. Or quand la mère-patrie toussait, le nourrisson colonial attrapait une grippe violente. Ainsi le 28 juin 1914, à Sarajevo, lorsqu'un étudiant serbe, Gavrilo Princip, assassina François-Ferdinand, héritier de l'empire austro-hongrois et déclencha une guerre entre les deux empires européens rivaux, les colonies du Kenya et du Tanganyika se retrouvèrent à combattre chacune aux côtés de leur mère respective, donc l'une contre l'autre. Les forces allemandes menées par le général von Lettow-Vorbeck affrontèrent l'armée britannique, dirigée par le général Jan Smuts. Mais ce n'était seulement une affaire de colons européens se battant entre eux : après tout, ils représentaient moins d'un pourcent de la population. De nombreux Africains furent enrôlés comme soldats et membres des *Carrier Corps*⁷. Les soldats africains moururent au front, de maladie et d'autres maux, dans des proportions bien supérieures aux soldats européens. Leur participation serait presque oubliée si les lieux où ils stationnèrent, à Nairobi et Dar es-Salaam, n'avaient pris le nom de Kariokoo, une forme swahilisée de l'anglais *Carrier Corps*. Embrigadés de force dans une guerre dont ils ne connaissaient ni l'origine ni les raisons, beaucoup d'Africains, dont mon père, mettaient tout en œuvre pour éviter la

mobilisation. À chaque fois qu'il était convoqué à un examen médical, mon père mâchait des feuilles d'une plante qui faisait monter sa température à un niveau alarmant. Mais d'autres versions de l'histoire évoquent la complicité de son employeur blanc qui refusait de se passer de ses services.

Cet événement historique, et la classe d'âge de mon père, dite des Nyarīgi⁸, me permirent de déduire qu'il était né quelque part entre 1890 et 1896, ces années où la reine Victoria, par le biais de son premier ministre Robert Cecil, troisième marquis de Salisbury, reprit les rênes de ce qui était encore une « propriété » commerciale pour lui donner le nom de Protectorat d'Afrique orientale, territoire qui devint en 1920, Colonie et protectorat du Kenya. La marque immédiate de cette prise de possession britannique fut la création de la ligne de chemin de fer de l'Ouganda, à partir de Kilindini, le port de Mombasa⁹. La ligne du monstre que mon père avait découvert crachant le feu chaque fois qu'il rugissait.

La Nairobi où mon père travaillait maintenant était un produit de ce transfert de propriété et de la réalisation du chemin de fer qui, à partir de 1902, facilita les déplacements de colons blancs vers l'intérieur. Après la Première guerre mondiale, qui s'acheva en juin 1919 avec le traité de Versailles, les soldats blancs démobilisés reçurent en récompense des terres dont certaines appartenaient à d'anciens conscrits africains toujours en vie. Ces mesures accélèrent la dépossession des Africains, le travail forcé et l'occupation sous forme de baux à titre précaire de terrains appartenant désormais à des colons. Les locataires portaient maintenant le nom de *squatters*. Ces *squatters*, main-d'œuvre à moindre coût, vendaient en contrepartie de l'usage de la terre leurs récoltes au propriétaire blanc à un prix déterminé par ce dernier.

Le renforcement de la colonisation blanche rencontra toutefois une résistance de la part des Africains, le mouvement le plus significatif à l'époque étant l'East African Association. Créée en 1921,

cette première organisation politique à envergure nationale était dirigée par Harry Thuku, qui captait l'imagination des travailleurs africains, mon père compris. Toute une classe laborieuse noire, nouvelle force sociale à l'œuvre dans l'histoire kényane, dont mon père faisait maintenant partie, avait trouvé en lui sa voix. Thuku noua des liens à l'Ouest, avec l'Universal Negro Improvement Association¹⁰ de Marcus Garvey aux États-Unis, et à l'Est, avec le mouvement nationaliste mené par Gandhi, à travers son alliance avec Manilal A. Desai¹¹, le leader des Indiens installés en Afrique de l'Est. Ses activités étaient étroitement surveillées par les services secrets coloniaux et analysées à Londres, au Bureau des colonies, comme une menace pour le pouvoir blanc. Gandhi comme Thuku avaient appelé à la désobéissance civile dans leur pays respectif à peu près au même moment. Pour briser les liens entre le Kenya et les nationalismes indien de Gandhi et noir de Marcus Garvey, les Britanniques arrêtèrent Thuku en mars 1922 et le déportèrent à Kismayu, dans l'actuelle Somalie, où il se morfondit pendant sept ans. C'est peut-être une coïncidence, mais elle est intéressante à relever : Gandhi fut arrêté le 10 mars, quelques jours à peine après lui. L'arrestation de Thuku déclencha une manifestation massive des travailleurs devant la station de police centrale à Nairobi. Secondée par des colons attablés aux terrasses de l'hôtel Norfolk devant des bières et des spiritueux, la police tua cent cinquante manifestants dont Nyanjirũ Mũthoni, l'une des grandes meneuses de la résistance féminine. Je ne sais pas si mon père était présent à cette manifestation monstre et à ce massacre de masse, mais il en subit nécessairement les conséquences puisqu'une grève générale fut déclarée chez les domestiques, sur les services desquels l'aristocratie blanche comptait entièrement. Mon père quitta définitivement Nairobi pour éviter le chaos politique naissant de la même manière qu'il avait fui la peste, de la même manière également qu'il avait échappé à la conscription. Il suivit les traces de son frère et rejoignit la tranquillité rurale de Limuru.

Mais Nairobi avait laissé son empreinte sur mon père. Il avait appris de son employeur européen quelques termes et expressions choisis, comme « *bloody fool* », « *nigger* » et « *bugger* », qu'il avait kikuyanisés en *mburaribuu*, *kaniga gaka*, *mbaga ino* et dont il usait librement envers le premier de ses enfants qui déclenchait sa colère. Son emploi de domestique lui avait permis de mettre assez d'argent de côté pour acheter quelques chèvres et quelques vaches. Avec le temps, elles avaient donné d'autres chèvres et d'autres vaches et au moment de fuir la capitale, il était déjà à la tête d'un troupeau non négligeable dont son frère prenait soin.

À Limuru, mon père acheta des terres à un homme du nom de Njamba Kībūkū. Il les lui paya en chèvres selon le système traditionnel d'accord oral en présence de témoins. Par la suite, Njamba vendit ces mêmes terres à lord Stanley Kahahu, un des premiers à se convertir au christianisme et à être formé à la mission de la Church of Scotland de Kikuyu¹², et à son frère Edward Matumbī, qui avait fait fortune à Molo en exploitant la forêt et son bois et en fabriquant des bardeaux pour les toitures de ses clients européens. Cette seconde vente fut enregistrée selon le système colonial en vigueur, avec actes signés et témoins. Le religieux Kahahu savait-il que Njamba vendait deux fois les terres, la première fois à mon père contre paiement en nature – ses chèvres –, la seconde à lui, contre argent comptant ? Quoi qu'il ait pu savoir, cette double transaction créa une tension durable entre les deux prétendants à la même terre, mon père et Kahahu.

Dans cette affaire qui n'en finissait pas, les audiences au Native Tribunal Court de Cura – l'instance réservée aux affaires autochtones – se multiplièrent pendant des années et à chaque fois s'opposaient l'accord oral et l'accord écrit. L'oralité et la tradition finirent par perdre au profit de la lettre et de la modernité. Peu importe la manière dont il avait été acquis, un acte de propriété l'emportait sur les conventions orales. Kahahu en sortit le propriétaire légitime,

mon père, lui, conserva un droit non transmissible de vivre sur la concession où il avait construit les cinq huttes. Le vainqueur fit immédiatement valoir ses droits en déniaut à mon père l'accès au reste des terres, que ce soit pour cultiver ou faire paître ses troupeaux.

Mon père réfléchit-il jamais à l'ironie de la situation : perdre contre un propriétaire noir, produit du centre missionnaire blanc de Kikuyu, en vertu du même système qui avait créé les White Highlands en détournant les hautes terres des Africains ? Mais il avait alors d'autres chats à fouetter que de s'inquiéter des tours de l'histoire : il lui fallait trouver un moyen de nourrir ses enfants et son vaste troupeau de vaches et de chèvres.

Mon grand-père maternel, Ngũgĩ wa Gĩkonyo, l'aida à s'en sortir. Il lui accorda le droit de cultiver les terres qui lui appartenaient et de les utiliser comme pâturages. Elles s'étiraient jusqu'aux boutiques des Indiens et des Africains et au-delà, du côté africain des rails. La nouvelle *thingira* de mon père et le kraal pour son bétail étaient situés entre les abords du marché africain et une forêt de gommiers et d'eucalyptus que possédait Grand-père Ngũgĩ¹³. Les épouses de mon père et les enfants demeurèrent, eux, dans l'ancienne concession.

Ainsi, et en dépit de la déconvenue juridique, mon père conserva sa réputation d'homme le plus riche en vaches et en chèvres, tout comme celle d'être à la tête d'un foyer bien tenu et d'avoir l'œil pour repérer les belles filles. Cette dernière réputation remontait bien en arrière, au temps où il avait acquis sa première épouse.



LA BEAUTÉ ET LA PERSONNALITÉ de Wangarī avaient été le sujet de toutes les conversations par les collines et les vallées entre Limuru et Riūki. En réalité, les deux endroits étaient proches, mais à cette époque, sans moyens de transport, ils paraissaient à de nombreux miles de distance. Oncle Njinjū, le frère de mon père, avait été le premier à tomber sous le charme de Wangarī et s'était juré d'en faire sa première femme. Personne ne sait comment Njinjū, ou Baba Mūkūrū comme nous l'appelions, avait entendu parler d'elle ou était entré en contact avec elle ou sa famille. On ne sait même pas s'il l'avait jamais rencontrée réellement. Le plus probable est qu'il avait simplement enclenché une de ces négociations nuptiales entre familles par l'intermédiaire de tierces personnes. Les biens, en vaches et chèvres, et la personnalité avaient plus de chance de convaincre que le physique, et les deux orphelins, partis de rien avant de rattraper les jeunes de leur âge en termes de bétail, avaient sans doute fait la preuve qu'ils ne comptaient pas sur leurs attraits pour réussir mais, bien plus, sur leurs bras et leur tête.

Depuis qu'ils avaient quitté Mūrang'a, mon père et Baba Mūkūrū avaient suivi des chemins différents et adopté des manières

de vivre opposées. Mon père avait acquis les allures, l'habillement et les postures de la ville : par exemple, il prenait de haut les us et coutumes traditionnels. De son côté, mon oncle, qui avait réussi comme cultivateur et éleveur, observait les valeurs et les rites traditionnels, comme il l'avait montré au long de son premier mariage. Le fait, cependant, qu'il fût sur le point de prendre une deuxième épouse alors que mon père était encore célibataire, témoignait du succès de mon oncle et de la justesse de son choix de la campagne plutôt que de la ville.

Accompagné de mon père et d'une délégation comprenant des représentants extérieurs à la famille – car, en la matière, personne ne parlait jamais en son nom propre – Baba Mūkūrū se rendit chez Ikīgu, le père de Wangarī. Tout se passa bien, le verre de bienvenue et les formalités préliminaires, jusqu'à ce que la future épouse soit appelée pour rencontrer son prétendant. À l'évidence, la famille aurait dû mieux la mettre au courant, car, dès l'entrée, les yeux de la fille tombèrent sur le plus jeune des deux frères, à savoir mon père. On eut beau corriger l'erreur, rectifier l'identité du réel demandeur, la mise au point tomba dans l'oreille d'une sourde : on lui demandait de choisir entre devenir la deuxième femme d'un homme déjà mature ou la première femme d'un autre qui respirait la jeunesse et la modernité.

À leur retour à la maison, les destins des deux frères avaient changé : Wangarī était tombée amoureuse du jeune citadin, mon père, et allait devenir son épouse. La relation fraternelle, si elle ne se brisa pas, en fut affectée et demeura tendue jusqu'à la fin de leur vie. L'amour s'était interposé entre les deux hommes qui, dans leur jeunesse, s'étaient soutenus l'un l'autre dans leur quête d'une nouvelle vie loin de chez eux.

J'ignore comment mon père conquiert plus tard sa deuxième épouse, Gacoki. Les rumeurs laissent entendre que sa première femme, Wangarī, avait besoin de bras supplémentaires pour gérer la

croissance du troupeau et avait aidé à attirer Gacoki dans leur foyer. Plus vraisemblablement, ce que l'on disait de l'entente du couple, tant en amour que dans le travail, devait avoir séduit Gacoki, la jolie fille de Gĩthieya, bien avant que mon père ne la demande en mariage. Le cas de ma propre mère, la troisième épouse, fournit quelques indices sur la manière dont mon père courtisait les femmes.

Wanjikū, ma mère donc, était une femme de peu de mots. Mais le silence qui les précédait donnait à celles-ci toute leur autorité. De temps à autre, ils jaillissaient de sa bouche, entrouvrant une fenêtre sur son âme. Un jour, dans un ces moments où l'on se sent bien après un bon repas fumant, j'ai demandé à ma mère : Pourquoi as-tu consenti à la polygamie ? Pourquoi as-tu accepté d'être la troisième femme de mon père, qui avait déjà trois enfants plus âgés que toi, Wangeci et Tumbo avec Wangarĩ et Gĩtundu avec Gacoki ?

C'est à cause de ses deux premières femmes, Wangarĩ et Gacoki, et de leurs enfants, dit-elle tandis que le feu de bois jouait de la lumière et de l'ombre sur son visage. Ils vivaient tous ensemble dans une telle harmonie, je me demandais souvent à quoi cela pouvait ressembler de vivre en leur compagnie. Quant à ton père ? poursuivit-elle. Ce n'était pas un homme à qui l'on disait non. Je ne sais pas comment il apprit que je travaillais dans le champ de mon père, je veux dire de ton grand-père, toujours est-il qu'un jour, il apparut tout sourire pour dire quelques mots. Quel dommage qu'une si belle travailleuse doive faire équipe avec un homme si paresseux, plaisanta-t-il. Ce n'était pas rien de dire cela, de la part d'un homme qui possédait tant de bétail, une richesse qu'en plus, il avait acquise à la force de son poignet. Mais je ne voulais pas qu'il pense que j'allais succomber rien que pour ses beaux mots et sa réputation, et je l'ai mis au défi. Comment puis-je savoir si tu n'es pas un de ces hommes qui font travailler leurs femmes jusqu'à leur dernier souffle pour ensuite prétendre que leur fortune vient d'eux seuls ? Il est revenu le lendemain, une houe à l'épaule. Pour prouver qu'il n'était pas de

la catégorie des paresseux, avant même que je ne l'y invite, il se mit au travail. Cela se transforma en une compétition joyeuse – mais réelle – pour voir qui fatiguerait le premier. Je me suis bien défendue, avoua-t-elle avec un brin de fierté à l'évocation de sa prouesse. La seule pause que j'ai faite, c'est quand j'ai allumé un feu et grillé quelques pommes de terre. Tu ne crois pas que toi et moi, on devrait unir nos forces dans un même foyer ? me demanda-t-il à nouveau. J'ai répondu : Juste après un jour de travail dans un champ déjà travaillé ? Un autre jour, il me vit en train de défricher de la broussaille pour étendre mes champs et vint m'aider. À la fin de la journée, nous étions tous les deux épuisés, mais aucun de nous deux ne voulait l'avouer. Il est reparti et j'ai pensé que je ne le reverrais plus. Mais il est revenu, un autre jour, sans houe, un sourire énigmatique sur le visage. Oh, oui, et quel jour ! Les cultures étaient en fleur, le champ entier couvert de fleurs de pois de différentes couleurs. Je me souviendrai toujours des papillons, il y en avait tant, et je n'avais pas peur des abeilles qui rivalisaient avec eux. Ton père a sorti un collier de perles et a dit : Acceptes-tu de porter ceci pour moi ? Bon, je n'ai dit ni oui ni non, j'ai simplement pris le collier et l'ai mis, fit-elle avec un soupir marqué.

Ma mère ne répondit pas à mes questions suivantes, mais elle m'en avait dit assez pour que je comprenne comment elle était devenue la troisième femme de mon père. Pas assez, cependant, pour que je comprenne comment elle avait ensuite perdu sa place de dernière épouse au profit de Njeri, la plus jeune et quatrième épouse. Ni pour que je sache comment elle avait vécu cette nouvelle arrivée dans la famille.



JE SUIS NÉ DANS UNE COMMUNAUTÉ, qui existait avant moi, de femmes, de frères déjà adultes, des sœurs aînées, d'enfants à peu près de mon âge avec un unique patriarce et dans un univers où des conventions préétablies régissaient les relations entre les uns et les autres. Ce système était parfois déroutant et il a fallu que je m'y intègre. Les femmes ne parlaient jamais de l'une et de l'autre selon leur nom, elles étaient toujours les filles de leur père respectif: Wangarĩ était Mwarĩ wa Ikĩgu, Gacoki était Mwarĩ wa Gĩthieya, Wanjikũ était Mwarĩ wa Ngũgĩ et la plus jeune, Njeri, Mwarĩ wa Kabicũria. J'ai appris, quand j'évoquais l'une d'elles devant une tierce personne, que la première épouse, Wangarĩ, devait être nommée *maitũ mũkũrũ*, ma mère la plus âgée, et les deux autres, *maitũ mũnyinyi*, mes jeunes mères. Le mot *maitũ* seul était réservé à ma mère biologique. Sinon, quand je m'adressais directement à l'une d'entre elles, c'était toujours Oui, Mère ou Merci, Mère. Il était cependant toujours possible de les distinguer en les désignant comme mère de l'un de leurs enfants biologiques. Mes demi-frères ou sœurs pouvaient ainsi appeler ma mère « mère de Ngũgĩ » en face d'un tiers.

C'était un peu plus complexe quand on parlait des différents frères et sœurs devant un étranger à la famille. Nos noms résultaient d'un système symbolique de réincarnations, selon lequel chaque mère avait des enfants nommés alternativement d'après sa propre branche familiale et celle mon père : il s'ensuivait que de nombreux enfants nommés d'après la lignée paternelle portaient le même nom¹⁴. Les enfants que l'on présentait aux étrangers se répartissaient entre la vaste catégorie des frères et sœurs même père-même mère et celle des demi-frères et demi-sœurs. Pour le reste, nous nous différencions par le nom de notre mère biologique. J'étais toujours, par exemple, Ngūgī wa Wanjikū. Enfin, beaucoup de mes frères et sœurs avaient des surnoms qu'ils s'étaient donnés ou qu'on leur avait attribués. Ils leur étaient spécifiques. Il y avait Gacungwa, « Petite orange » ; Gatunda, « Petit fruit » ; Kahabu, « Demi-centime » ; Kibirūri, « Joueur de toupies » ; Wabia, « Roupie » ; Mbecai, « Argent » ; Ngiree, « Tout gris » ; Gūthera, « Mademoiselle Proprette » ; Tumbo, « Gros ventre ». J'ai grandi en ne connaissant mes frères et sœurs que sous ces sobriquets et ce fut un choc de découvrir plus tard leurs vrais noms, qui me semblaient bien moins réels. J'ai fini par accepter qu'à l'intérieur du cadre de la famille Thiong'o, il y avait de multiples façons de s'identifier ou d'être identifiés par les autres.

Les quatre femmes bâtirent une solide alliance vis-à-vis du monde extérieur, de leur mari et même de leurs enfants. Chacune d'elles pouvait réprimander et corriger n'importe lequel d'entre nous, les enfants, et si elle s'en ouvrait à la mère biologique, le coupable avait des chances de recevoir un châtement additionnel. Nous pouvions manger chez chacune des mères. Elles désamorçaient les tensions aiguës par la discussion, l'une d'elles, généralement la plus âgée, tenant le rôle d'arbitre. Entre elles, les alliances se nouaient et changeaient selon des lignes subtiles, mais respectaient toujours soumises la solidarité de co-épouses de mon père. Chacune avait

...

BIOGRAPHIE

Ngũgĩ wa Thiong'o, une vie d'écrivain et de combat

Né le 5 janvier 1938, sous le prénom de baptême de James, à Kamĩrĩthũ, près de Limuru au Kenya, Ngũgĩ wa Thiong'o connaît jeune la rébellion mau mau où est impliqué le peuple kikuyu auquel il appartient. Après l'école primaire et l'Alliance High School où se révèlent ses dons pour l'étude et l'écriture, il rejoint le département des lettres de l'université de Makerere à Kampala (Ouganda), dont émergeront plusieurs leaders d'Afrique de l'Est. Sa première pièce, *The Black Hermit* y est présentée lors de l'African Writers Conference de juin 1962.

Ses premiers romans, *Weep Not, Child* et *The River Between* paraissent respectivement en 1963 et 1964 chez Heinemann dans la collection « African Writers » co-dirigée par l'écrivain nigérian Chinua Achebe. Il publiera ensuite six autres romans, des recueils de nouvelles, pièces de théâtre, essais, documents politiques, livres pour la jeunesse, ainsi que trois volumes de mémoires, genre auquel appartient le présent ouvrage qui est suivi de deux autres volumes, *In the House of the Interpreter. A Memoir* et *Birth of a Dream Weaver. A Memoir of a Writer's Awakening*.

En 1967, enseignant à l'université de Nairobi, il s'engage intellectuellement dans le marxisme. C'est l'époque où il renonce à son prénom chrétien, trace du colonialisme, et où il plaide pour la suppression du département d'anglais à l'université et pour l'enseignement de la littérature africaine.

Investi dans le théâtre d'action politique et sociale à Kamīrīthū, il est arrêté sur l'ordre du vice-président Daniel arap Moi et incarcéré pendant un an. Durant sa détention, qu'il relatera plus tard dans son récit *Detained*, il écrit – sur du papier toilette – son premier roman en kikuyu, *Catitaani Mutharaba-Ini* (*Devil on the Cross* en anglais). Il prend alors la décision de rédiger ses œuvres créatives dans sa langue, les traduisant lui-même ensuite en anglais. Il formalisera cette position en 1986 dans son essai *Décoloniser l'esprit*.

Forcé à l'exil peu après sa libération en 1978, il ne retournera au pays qu'après vingt-deux ans. Il n'y vivra plus et résidera avec sa famille au Royaume Uni et aux États-Unis où il enseignera la littérature comparée successivement aux universités de Yale et de New York. Invité régulièrement par des établissements européens (Londres, Oxford, Bayreuth), il achèvera sa carrière de professeur en dirigeant l'International Center for Writing and Translation à l'université d'Irvine en Californie.

Ngūgī wa Thiong'o est titulaire de nombreux prix, distinctions et doctorats honoris causa dans le monde entier, depuis l'East Africa Novel Prize en 1963 jusqu'au PEN/Nabokov Award for Achievement in International Literature en 2022, en passant par le prix international Nonino en 2002 et le prix Park Kyong-ni en 2016, pour n'en citer que quelques-uns. Il a été nommé parmi les récipiendaires possibles du prix Nobel de littérature depuis plusieurs années. Bien qu'un de ses ouvrages de jeunesse, *The Upright Revolution, Or Why Humans Walk Upright*, est le livre du continent africain traduit dans le plus de langues différentes, son œuvre et son long combat politique et culturel demeurent mal connus en France et dans le monde francophone.

« Pulsations »
se faire l'écho des mutations du monde

La collection « Pulsations » entend, à travers des œuvres venues de tous les horizons, se faire l'écho des changements sociaux, culturels, politiques de notre monde. Tant ils sont nombreux, aux confins parfois proches du nôtre, ces univers dont nous ignorons la vie, la manière de penser, d'aimer, d'écrire. « Pulsations » s'ouvre à ces œuvres littéraires au regard inédit et aux voix parfois dérangeantes qui nous obligent à réviser nos opinions toutes faites, à sortir de nous-mêmes pour aller voir ce que dit l'autre. Pour dessiner avec lui ce qui se profile ailleurs et nous atteindra tôt ou tard.

Collection dirigée par Jean-Pierre Orban